NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 9 1950

Le sort des personnes déplacées et l'apostolat catholique en Allemagne

Franz ARNOLD

p. 959 - 972

https://www.nrt.be/it/articoli/le-sort-des-personnes-deplacees-et-l-apostolat-catholique-en-allemagne-2711

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE SORT DES PERSONNES DÉPLACÉES ET L'APOSTOLAT CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE

La situation de l'apostolat catholique en Allemagne a subi une transformation complète du fait de l'afflux des réfugiés de l'Est européen. Il importe de prendre conscience de cette situation nouvelle et des responsabilités qu'elle suscite.

I. *La situation nouvelle*

Treize millions d'habitants de l'Allemagne orientale ont été évacués de force vers l'Allemagne centrale et occidentale, dépourvus pour la plupart de point d'attache et de moyens d'existence. Un des plus grands mouvements de population de tous les temps s'est accompli ainsi sous nos yeux par contrainte et dans des conditions d'une dureté exceptionnelle; des populations entières ont dû abandonner la patrie qu'ils habitaient depuis de nombreux siècles pour se chercher une patrie nouvelle dans un pays déjà surpeuplé, économiquement appauvri, détruit et ruiné par les bombardements et les faits de guerre. Au printemps de 1950, environ 230.000 de ces malheureux se trouvaient encore soumis, dans des camps d'hébergement, à des conditions d'existence souvent inhumaines. A cela s'ajoutent le flot intarissable de ceux qui continuent à franchir en cachette la frontière de démarcation entre les pays de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest (de 500 à 1000 par jour), la présence de 400.000 étrangers déportés et l'immigration continuelle de Tchèques. Impossible de surestimer les conséquences d'une telle situation.

Dans son Testament politique publié en 1947 dans *Hochland,* Paul Simon écrit : « Sans être prophète, on peut dire dès aujourd'hui que la présence des réfugiés de l'Est dans les territoires occidentaux constitue la donnée décisive pour les années à venir, celle qui déterminera tous les développements de la situation politique... Le sort de ces millions d'êtres venus de l'Est, mécontents, désespérés, déterminera la mentalité des *partis*... Les réfugiés de l'Est décideront même du *sort de l'Eglise* et de *l'avenir du christianisme* en Allemagne » (1).

Ce sont les conditions d'apostolat des deux Eglises chrétiennes d'Allemagne qui se trouvent le plus fortement atteintes par la situation nouvellement créée. Celle de l'Eglise évangélique avant tout, car elle s'est vu ravir des territoires très étendus qui ont formé son ber-

(1) Paul Simon, *Am Scheideweg,* dans *Hochland,* 1947.

ceau. Mais l'Eglise catholique d'Allemagne se trouve, elle aussi, en face d'une situation complètement modifiée, tant du dedans que du dehors. Citons quelques faits : 5 à 6 millions de ces malheureux émigrés, soit près de la moitié, sont des catholiques : 95 % des Allemands des Sudètes, presque tous les originaires de Haute-Silésie, une bonne partie de ceux de Basse-Silésie et de ceux en provenance des pays Balkaniques sont catholiques; le diocèse catholique d'Ermland en Prusse Orientale, celui de Danzig, les nombreux catholiques de l'ex-corridor polonais, sont atteints par cette expulsion.

Parmi ces expulsés, seule une fraction relativement faible a trouvé un *accueil dans des régions catholiques*. La zone française, en majorité catholique, n'a ouvert que tardivement ses frontières à cette immigration, la France n'ayant pas pris part aux décisions de Yalta et de Potsdam concernant l'expulsion de ces peuples allemands. Les territoires catholiques de l'Ouest allemand, en Rhénanie et Westphalie, avaient tellement souffert de la guerre et avaient déjà une population tellement dense, que là aussi seule une faible fraction trouva accueil. Il ne restait donc, comme région d'accueil catholique, que la Bavière; or, celle-ci dut recevoir aussi bon nombre de réfugiés non catholiques; en outre, un tiers environ de ce pays est, du point de vue religieux, terre de *Diaspora*. La proportion est plus grande encore dans le Wurtemberg septentrional.

Les trois quarts des réfugiés sont donc venus se fixer soit dans les régions presque totalement a-catholiques, et même largement déchristianisées, de Saxe et de Thuringe, soit dans la Diaspora méridionale formée par les diocèses de Bamberg, Eichstätt, Ratisbonne et Wurzbourg. Or, la population autochtone de Saxe et de Thuringe se composait d'environ 95 % de non-catholiques. Dans la Diaspora de l'Allemagne du sud, la situation était un peu meilleure, mais elle restait très sérieuse.

Les réfugiés venaient de pays entièrement ou en majorité catholiques, possédant des églises nombreuses et belles, un apostolat paroissial organisé, des traditions religieuses ancestrales et des coutumes de piété populaire enracinées dans le folklore. Dans leur pays d'accueil ils se heurtèrent aux groupements minuscules des fidèles de Diaspora, ne ressemblant en rien à des communautés organiquement constituées, mais se bornant à être des ensembles formés vaille que vaille. Le nouvel arrivé ne comprit et ne comprend encore rien à cette Diaspora et n'est pas compris par elle. Son catholicisme est autre; autre est toute l'atmosphère qu'il respire : moins de liens traditionnels et habituels, plus de positions réfléchies : oubli de l'accessoire et du folklorique, mais concentration sur l'essentiel. Rien n'y rappelle les situations patriarcales de la patrie silésienne ou bohémienne. Autre est la mentalité, autres sont les coutumes, les chansons, le milieu, les méthodes d'apostolat.

Ce changement de climat, ce passage d'un milieu homogène catholique fermé à une situation de Diaspora contraire à toutes les habitudes, est trop radical. Il en résulte une *tension* entre les chrétiens de la Diaspora, chrétiens d'adhésion personnelle, et les réfugiés, chrétiens traditionnels. On a de la peine à s'habituer les uns aux autres. Les indigènes invoquent leur ancienneté, les nouveaux arrivés font état de leur majorité et de leurs traditions. Les deux groupes ne fusionnent pas.

A ces difficultés, il faut ajouter, pour les immigrés, le premier « contact hostile », c'est-à-dire, la rencontre avec l'incroyance ouvertement affichée, avec la moquerie frivole, l'indifférentisme refroidissant, le matérialisme le plus plat, l'hostilité religieuse déclarée à l'égard de cette « invasion catholique ».

Dans un tel milieu, celui qui n'est pas capable d'opérer le départ entre l'essentiel et l'accessoire, l'universel et le local, le dogme et la croyance populaire, sent chanceler ses bases, devient incertain, et ne résiste pas, à la longue, à l'action corrosive de la Diaspora. Il lui manque le soutien de la communauté par laquelle il se sente porté et dans les rangs de laquelle il puisse chercher refuge.

En outre, — et ceci corse la difficulté — le travail apostolique dans ces régions religieusement abandonnées fait défaut presque sur toute la ligne. Plus d'un district paroissial qui comptait, il y a peu d'années, quelques centaines de catholiques en abrite actuellement des dizaines de milliers, répartis dans vingt, trente, voire même dans plus de cent localités différentes, où jadis jamais un seul catholique n'avait vécu. Telle paroisse de la région de Nuremberg englobe aujourd'hui 118 localités! Or, deux prêtres auxiliaires seulement y partagent, avec l'ancien curé, l'immense travail apostolique.

Aussi voyons-nous surgir de nos jours, dans un grand nombre de paroisses de la Diaspora, autour de l'ancien centre paroissial, une couronne de vingt ou trente « filiales », dont chacune pourrait exiger et justifier l'érection d'une nouvelle paroisse. Jadis l'unique curé de cette circonscription avait à célébrer tous les dimanches deux ou trois offices religieux et à donner dans la semaine vingt ou trente heures d'enseignement religieux. Aujourd'hui, pour y subvenir aux besoins les plus élémentaires de l'apostolat, il faudrait multiplier ces prestations, sans même parler de l'énorme tâche sociale et caritative qui s'y ajoute. Or le nombre des prêtres n'est nullement en rapport avec le nombre et la situation des fidèles, dont la vie religieuse s'avère souvent chancelante par suite de leurs nouvelles conditions d'existence. Le renfort fourni par les prêtres émigrés est loin de suffire aux besoins : la majeure partie de ces prêtres n'ont pas trouvé accueil dans les mêmes régions géographiques que leurs ouailles et leurs forces physiques et psychiques ont aussi leurs limites. Il s'en suit que l'établissement d'un apostolat organisé dans ces régions religieusement délais-

sées marque un retard considérable sur l'allure à laquelle s'y accomplit la décadence religieuse et morale.

Les conséquences sont inévitables. Sauf intervention rapide et efficace, cette situation doit conduire en fort peu de temps, dans les régions rurales très étendues de ce pays de Diaspora, à la déchristianisation complète et définitive d'un grand nombre de villages.

Des millions de gens privés de tout espoir — parmi lesquels des centaines de milliers, sans faute de leur part, eurent à supporter la terreur brune pendant douze ans — vivent là-bas déracinés, arrachés au cadre solide d'un apostolat normal, assaillis de toutes parts par l'attrait et les appâts de groupes politiques et idéologiques nouveaux. Des centaines de milliers de jeunes gens et d'enfants doivent passer les années décisives de leur formation *sans recevoir* un enseignement religieux ordonné et sont à peine effleurés par le rythme annuel des cérémonies religieuses. De temps en temps, il leur est donné d'assister à un office catholique dans l'église protestante, libéralement mise à notre disposition; de temps en temps ils peuvent recevoir quelques bribes d'un enseignement religieux donné en hâte par un prêtre qui doit aller de village en village, abattant plusieurs centaines de kilomètres *par semaine* — quand il peut disposer d'une moto — et perdant rapidement ses forces physiques et psychiques. Malgré ce dévouement réellement héroïque des prêtres et celui d'une poignée de valeureuses catéchistes, qu'il serait injuste de passer sous silence, on peut dire en général de chacun de ces chrétiens expulsés vivant dans la vaste Diaspora : « il est tout seul et ne peut compter que sur lui-même ». Dans ces conditions, *des millions de nos compatriotes, au moment le plus sombre de notre histoire et à l'heure la plus critique de leur vie, ne reçoivent pas la bonne nouvelle. Des centaines de milliers de jeunes, sans aucune faute de leur part, sont en train de perdre, avec leur milieu natal, la foi de leurs pères.* Le sort religieux de ces masses n'est pas moins tragique que leur destin matériel. Qui peut donc leur en vouloir s'ils finissent par prêter l'oreille et par chercher un refuge dans la direction d'où leur viennent les promesses les plus abondantes, là où l'on semble s'intéresser le plus à leur misère et où on ne leur demande en retour qu'une simple « mise au pas » de leur mentalité ? C'est *aujourd'hui* qu'il faut agir; demain il sera trop tard (2).

Trop tard, non seulement pour l'Allemagne et l'Église allemande, mais trop tard pour l'Europe entière, surtout pour la chrétienté occidentale. Des millions d'hommes, au cœur de l'Europe, attendent que la chrétienté y maintienne ses valeurs religieuses, morales, juridiques, sociales et politiques. Si cette attente est déçue, il ne faudra plus longtemps pour qu'en Europe centrale c'en soit fait de toute réceptivité à l'égard d'un apostolat, fût-il le mieux organisé. Pour remédier à cette misère il n'y a qu'une solution : mettre en action immédiate toutes les

(2) Cfr F.X. Arnold, *Dienst am Glauben*, Fribourg, Herder, 1948.

forces caritatives, sociales, politiques et apostoliques dont on peut disposer au bénéfice de ces régions, économiquement, socialement et religieusement délaissées.

Mgr Kaller a eu bien raison lorsque, par compassion pour cette misère, il a fait appel aux anciens curés des pays de l'est pour leur enjoindre d'aller retrouver leurs ouailles (mais où sont-elles ?). En outre il a été recommandé que tous les prêtres nouvellement ordonnés d'Allemagne occidentale iraient accomplir durant un ou deux ans un ministère de Diaspora, surtout dans la zone orientale.

Mais les prêtres ne suffisent pas, à eux seuls, à cette tâche énorme. Il faut donc les seconder par la création parmi les aborigènes, et plus encore parmi les réfugiés eux-mêmes, d'un *vaste apostolat laïque*. Leur enrôlement et leur ministère dans la région où ils furent accueillis doit s'interpréter comme une « mission apostolique », exigeant des meilleurs d'entre eux, hommes et femmes, des plus généreux d'entre les jeunes gens et jeunes filles, la disponibilité pour assumer leur part du travail d'apostolat : intérêt à leurs compagnons de destin, enseignement des enfants, groupement des fidèles à des cérémonies religieuses communes, organisation des œuvres caritatives, établissement des liens avec la communauté des aborigènes.

Ce n'est pas seulement dans les nouveaux territoires de la Diaspora que les conditions de l'apostolat se trouvent complètement modifiées ; *le « village chrétien » de l'Allemagne de l'Ouest subit lui aussi de nos jours une crise grave*. Il formait jusqu'ici comme un monde fermé, enraciné dans la foi et la tradition de l'Église. Les faits de guerre, la présence des évacués, et maintenant l'afflux venu de l'est ont complètement transformé les conditions de vie dans ces régions jadis à peine soumises au contre-coup des événements de l'époque. L'acquis religieux et moral, la conception de l'existence et les habitudes de piété n'y présentent souvent ni la profondeur ni la capacité d'adaptation aux nouvelles tâches de l'heure.

Cette sorte de christianisme fortement répandu, qui repose essentiellement sur des usages et des habitudes, n'est plus capable de tenir le coup. Peut-être une certaine pratique extérieure parvient-elle durant un certain temps à donner le change et à voiler la décrépitude interne ; elle n'est pas capable de freiner la décadence. Pour cela il faut un approfondissement et un réveil religieux. Mais ceux-ci ne peuvent résulter que d'un renouveau de la catéchèse et de la prédication, précisément dans le milieu constitué par le village chrétien de l'Ouest. Il suffit d'un manque d'enseignement religieux durant deux ou trois ans pour rompre avec une tradition chrétienne millénaire. Se rend-on partout suffisamment compte de la gravité d'une telle situation ? La crise qui frappe le village chrétien, crise manifestée et aggravée par l'afflux des réfugiés de l'Est, peut conduire à la ruine ou à un réveil.

Ruine ou réveil, cela dépendra en bonne partie de l'issue des tenta-

tives visant à *rapprocher par l'intérieur les aborigènes des nouveaux arrivés*. De la réussite ou de l'échec de l'absorption des réfugiés par les communautés chrétiennes de la région d'accueil dépendront pour une bonne part le maintien et le réveil du village chrétien. C'est *par le progrès de cette fusion que la communauté chrétienne peut montrer aujourd'hui sa capacité de survie*. Si elle échoue sur ce point, elle enregistrera un échec sur toute la ligne. *Une opposition latente, au sein d'une même communauté, entre aborigènes et réfugiés, signifierait pour elle le début d'une lente agonie qui finirait par amener sa mort.*

On peut donc dire sans crainte d'exagération que l'afflux des 13 millions de réfugiés de l'Est a marqué un bouleversement complet des conditions d'apostolat, tant internes qu'externes, parmi le peuple allemand et que de ce problème des réfugiés dépend peut-être l'avenir du christianisme en Allemagne, voire même en dehors de ce pays.

Nous voudrions suggérer maintenant quelques pensées sur la manière de remédier à cette situation.

II. *Notre tâche*

Le problème des réfugiés ne peut finalement être résolu d'une manière avantageuse et admissible que par les forces spirituelles et apostoliques. Sans doute présente-t-il aussi un aspect économique, social et politique, qui retient d'abord l'attention.

Il faudrait avant tout que l'on mette en évidence cette vérité élémentaire que les suites de la catastrophe allemande doivent être supportées en commun par *tous* les Allemands. Et par conséquent que le réfugié ne vient pas frapper à la porte de la région d'accueil en qualité de mendiant, mais comme un être frappé par un destin commun et jouissant donc du droit à un traitement commun. Il a *droit* aux conditions d'existence indispensables, à être nourri, habillé et logé d'une manière humaine (3).

Comme une solution officielle d'ensemble à ces revendications fut longtemps inapplicable, vu l'absence d'une autorité gouvernementale centrale et efficiente, cette tâche difficile retomba, et retombe encore partiellement, sur les autorités régionales et communales, ainsi que sur les organismes de bienfaisance. Chacun sait que les mesures prises gardèrent pendant longtemps un caractère provisoire et étaient insuffisantes. C'est trop peu d'assurer un minimum vital tout juste suffisant.

(3) Le Ministre des Réfugiés, le Dr. Hans Lukaschek, a pu faire remarquer que l'absorption économique des réfugiés par la république fédérale de l'Allemagne de l'Ouest constitue pour celle-ci une tâche insoluble. Cfr Hans Lukaschek, ministre fédéral pour les expulsés, *Importance pour l'Europe des expulsés se trouvant dans la République fédérale d'Allemagne occidentale*. Rapport présenté à Genève le 13 février 1950 devant les « Nouvelles équipes internationales », Bonn, 1950.

Le problème présente aussi un aspect *social* (4) : la lutte entre possédants et non-possédants. Tout homme capable de réfléchir doit reconnaître qu'une solution consistant à abandonner une partie de la population à un appauvrissement total, tandis qu'une autre partie jouit d'un « bien-être » relatif, doit finalement se révéler non satisfaisante. Si l'on veut prévenir une grave explosion sociale, il est impossible d'échapper à un certain nivellement basé sur les principes de la justice distributive et légale. Mais on ne saurait se contenter d'une révision des conditions de la propriété; car une modification du régime de la propriété pourrait bien avoir comme conséquence d'affaiblir la production plutôt que de l'accroître; l'expérience de l'Allemagne de l'Est le prouve à satiété. Seul *l'accroissement du travail et de la production* est capable d'amener un progrès. Or c'est précisément ici que le bât blesse, comme on s'en aperçoit par le fait, à première vue incompréhensible, que, malgré la surpopulation résultant de l'afflux des réfugiés, il manque encore, tant dans l'agriculture que dans l'industrie, des forces laborieuses disposées à travailler.

L'aspect *politique* du problème est non moins important. Tous les partis s'efforcent d'attirer à eux ces apatrides. Ils ne peuvent, sans trahison à l'égard du bien commun, ignorer impunément la situation misérable de ces malheureux : car ces masses se détourneraient d'eux et deviendraient la proie des mouvements radicaux et des forces révolutionnaires. Sauver la civilisation « occidentale », c'est donc d'abord créer au cœur de l'Europe des conditions de vie dignes d'êtres humains pour la foule de ces réfugiés.

Mais c'est l'aspect *moral* du problème qui souffre la carence la plus totale. Entre réfugiés et aborigènes, il manque cette compréhension mutuelle, cette chaleur et cette proximité qui prévient beaucoup d'impairs. Et c'est ici que se dresse le principal obstacle à une fusion par le dedans : trop souvent on se résigne à vivre juxtaposés.

Tout n'est pas terminé lorsque des réfugiés se voient octroyer, au point de vue civil et juridique, un *domicile* dans un village, une maison et une chambre bien spécifiées. Rien n'est encore fait quand ils se voient conjointement *incorporés au spirituel dans une paroisse déterminée*. Cette double incorporation doit devenir pour eux *organique et vivante*. Le réfugié ne supporte pas longtemps d'être traité, en public et par l'administration, comme un « expulsé », un « citoyen de seconde zone ».

Au sein de l'Eglise, pareil traitement est encore plus inadmissible. Le réfugié ne supporte pas d'être traité comme un catholique ou un paroissien de *deuxième classe*. Il ne supporte pas d'être « toléré », plus ou moins volontiers, comme s'il était intrus ou transfuge. Réfugiés et aborigènes, les deux groupes doivent vouloir devenir *une uni-*

(4) Voir notre étude *Zur christlichen Lösung der sozialen Frage*, Stuttgart, Schwabenverlag, 1949.

té, et le devenir de fait, sinon ils se heurteront toujours mutuellement comme à un obstacle insurmontable. Il faut que l'incorporation *de droit* devienne une incorporation *psychologique et apostolique*.

Une condition préliminaire est de *comprendre la mentalité des réfugiés*, de prendre au sérieux leur conscience d'êtres humains, leurs particularités régionales et leurs caractéristiques religieuses.

Comprendre l'apatride, cela signifie savoir qu'il ne se considère en aucune manière comme un « fuyard », mais comme un homme « expulsé » de son foyer et de sa terre; non comme quelqu'un qui aurait pris la fuite, plus ou moins volontairement, mais comme quelqu'un qui s'est vu chassé de sa patrie par la force d'une puissance étrangère.

Tout en reconnaissant les violations de droits commises par le régime hitlérien envers les nations voisines, les réfugiés sentent profondément ce que le sort qui leur a été réservé, à eux personnellement, renferme cependant d'injustice, d'injustice contre le droit naturel. « Chaque homme, disait Pie XII au cardinal Frings, possède le droit de vivre dans la patrie de ses aïeux et c'est une injustice de l'en expulser s'il ne s'en est pas rendu indigne par une faute *personnelle* ». A l'égard de cette injustice, le réfugié ne connaît qu'une simple attitude : « Nous ne cédons qu'à la force, nous ne briserons pas les liens qui nous rattachent à notre ancienne patrie » (Kindermann).

Si l'on veut comprendre le réfugié, on doit savoir qu'il ne possède pas une *volonté entière de s'enraciner pour de bon dans sa région d'accueil*, qu'il considère son sort seulement comme « provisoire »; qu'il se pose et qu'il vous pose sans cesse à nouveau la pénible question : « Pensez-vous que nous pourrons un jour retourner chez nous ? »; que ces gens s'accrochent à chaque brin de paille, à chaque rumeur concernant des mesures de déplacement de populations; qu'ils ne connaissent aucun repos, que nombre d'entre eux ne parviennent à trouver aucun goût au travail, qu'ils partagent avec ferveur le souhait de Pie XII : « Que tous les intéressés puissent un jour réfléchir calmement à ce problème et abroger ce qui a été fait, dans la mesure où c'est encore possible ».

Comprendre le réfugié signifie aussi respecter la structure religieuse de son tempérament, qui diffère souvent de celle des populations occidentales et surtout de celle du catholique de la Diaspora. Les conditions de vie religieuse chez ces peuples expulsés étant très différentes, il en résulte une *très grande diversité* dans leur *comportement religieux*. Mais tous ces groupes sont conscients d'être des « catholiques » et prétendent être traités comme tels. Celui qui sait faire litière de la manière extérieure qu'ils ont d'être catholiques, celui-là parvient à se ménager vers eux un accès apostolique. Il est de très bon augure qu'à la Conférence d'Eichstätt, dont il a été question plus haut, certains fondements d'une psychologie de l'apostolat

des réfugiés aient été esquissés par des membres appartenant à ces divers groupements ethniques eux-mêmes.

Une plainte très répandue déplore que la religiosité des Allemands des Sudètes soit plus axée sur les valeurs folkloriques que sur les valeurs dogmatiques. Assurément, le reproche parfois formulé d'être plus « catholiques bohémiens » que « catholiques romains » est exagéré. Il faut pourtant reconnaître l'existence d'un certain laisser-aller, résultant d'une insuffisance de formation religieuse pendant des générations. Le caractère superficiel de la Contre-Réforme, le manque de prêtres, la victoire de l'Aufklärung et du Joséphisme qui réduisit le prêtre au rang de fonctionnaire de l'Etat; le mouvement *Los von Rom* et l'établissement d'un enseignement religieusement neutre depuis 1870 : tout cela eut pour conséquence un apostolat inefficace, des connaissances religieuses estompées, trop peu de substance dogmatique, une compréhension insuffisante des valeurs essentielles du christianisme, de la nature de l'Eglise et des sacrements. Au lieu de cela, prédominance de la sentimentalité et de la sensibilité religieuses, plus de dévotion à la Vierge que de dévotion au Christ : des saluts du mois de mai et des pèlerinages à la Vierge auxquels on accorde plus de place qu'à la liturgie et aux sacrements.

Dans ces conditions, on comprendra que les milieux cultivés, et les hommes en général, y aient adopté envers la pratique religieuse une attitude souvent sceptique et réservée, que la vie sacramentelle y fût tombée presque à rien et ne fût plus guère comprise, que dans pas mal de régions le nombre des pratiquants parmi les hommes n'atteignît plus que 10 à 20 %. Au moment de son expulsion, ce peuple était donc loin de se trouver dans une situation idéale du point de vue religieux. Confrontées du jour au lendemain avec un monde présentant un aspect religieux tout différent, quand ce n'est pas avec un monde areligieux, ces masses se trouvent placées d'un seul coup en face d'une tout autre conception du « catholicisme ».

Par une rudesse anti-psychologique et rebutante, leur fermerons-nous l'accès à l'Evangile, au culte et aux sacrements, ou bien nous efforcerons-nous, par un travail apostolique soutenu, de leur entr'ouvrir le chemin des valeurs essentielles du christianisme ?

Le portrait religieux du Silésien, qu'il soit de Haute- ou de Basse-Silésie, est bien différent. D'après Erich Puzik, théologien silésien bien connu, qui a présenté à ce sujet un rapport documenté à la réunion d'Eichstätt, la piété du Haut-Silésien est celle d'un peuple catholique concentré sur lui-même, bénéficiant d'une foi qui jamais ne fut mise en question et de pratiques religieuses profondément enracinées, même dans le monde des hommes et des ouvriers. Même sous le Troisième Reich, Annaberg en Silésie voyait encore affluer des pèlerina-

ges ouvriers de 140.000 participants. On a appelé la Haute-Silésie « le pays de la prière mystique moyenâgeuse », d'où « le renouveau religieux de l'Allemagne pouvait sortir ». Il est vrai, le Haut-Silésien a peu d'un lutteur. Ses ancêtres ont trop longtemps vécu dans la servitude et dans une dépendance totale vis-à-vis d'une classe dirigeante. Le clergé lui aussi y appartint trop longtemps, semble-t-il, à cette classe dirigeante. Malgré sa forte vitalité, ce peuple est doux, moins actif que conservateur. Il tient à sa foi, mais il est moins armé pour la bataille. Le Haut-Silésien est fidèle, fidèle à son peuple, à son pays-frontière martyrisé, fidèle à son église; mais la Diaspora lui est totalement étrangère.

Toujours d'après Erich Puzik, la religiosité du Bas-Silésien se rapproche bien plus de la forme que revêt habituellement la piété allemande. Pourtant le Bas-Silésien se caractérise lui aussi par une tendance sentimentale. Lui aussi tient à avoir des services religieux « *pleins de climat* ». Pour lui, la religion est plus affaire de cœur que d'intellection rationnelle. Ce n'est pas par hasard que Schleiermacher, le théologien bien connu du sentiment, pour qui la religion était extérieure au domaine de la pensée strictement scientifique, naquit sur le sol silésien. Le Bas-Silésien présente aussi une forte propension à ce qui est terrifiant, comme à ce qui est mystique.

Dans son ouvrage « Das stammhafte Gefüge des deutschen Volkes », Joseph Nadler écrit : « Toutes les régions de la Silésie ont été presque également fertiles dans le domaine intellectuel; le peuple silésien est remarquablement doué et intellectuellement ouvert : la Silésie est la patrie de tous les grands mouvements de la pensée représentés par les noms de Jakob Böhme, Martin Opitz, Zinsendorf, Christian Wolff, Lessing, Fichte, Schleiermacher ». L'apostolat catholique lui aussi, à un moment décisif de son histoire, a reçu de là de puissantes inspirations. A l'origine de la réorganisation de l'enseignement religieux catholique dans les pays allemands vers la fin du XVIIIe siècle, se trouvent les ouvrages imposants de l'abbé Ignace Felbiger (1724-1788), de Sagan en Silésie et de son compatriote le prieur Benoît Strauch qui posent les fondements théoriques et méthodiques de l'enseignement de la religion dans les écoles populaires.

Tenant compte de tout ce qui précède, est-il étonnant que le catholique silésien sache ce qu'il est ? Il n'admet pas d'être dévalué au rang de catholique de seconde zone. Et il n'a pas à l'admettre. Il est apte à une collaboration généreuse, mais s'il vient à se sentir trompé ou maltraité, il est capable d'un ressentiment profond contre un cléricalisme qui le repousse ou qui l'ignore. Que dans certaines circonstances, comme on l'entend dire parfois dans des plaintes, l'Allemand de l'Est essaie de s'imposer brutalement et qu'il y réussisse, cela provient peut-être, dans un grand nombre de cas, d'une réaction contre la tendance de la partie adverse à ne pas le prendre au sérieux. C'est aussi

l'extériorisation de l'auto-conscience d'un peuple qui a contribué pour sa large part au patrimoine commun de la culture allemande et qui a su en outre défendre ses valeurs nationales aux frontières de l'Est, nonobstant de durs sacrifices.

Le type religieux des groupes ethniques allemands des pays du Sud-Est de l'Europe, Hongrie, Yougoslavie, Roumanie, se ressent du contact avec des conditions moins favorables à l'épanouissement de leur religiosité : centralisation magyare ou politique culturelle ou religieuse d'Etats subissant l'emprise de l'Eglise orthodoxe.

Jadis, après l'expulsion des Turcs, des régions entières, devenues désertes à la suite des guerres, furent colonisées par des paysans, des artisans et des bourgeois originaires de presque toutes les provinces allemandes, accourus à l'appel de nobles, d'évêques ou de princes étrangers, désireux de repeupler leurs territoires. Au XVIIIe siècle, une politique colonisatrice, systématiquement poursuivie par Marie-Thérèse et son fils Joseph II, amena des bandes entières de colons allemands à descendre le Danube. Ils allèrent se fixer dans le Banat de Temesvar et dans la Batschka, dans la « Turquie souabe », en Bukovine, dans la Dobrudja, dans les pays des Carpathes, et en Bessarabie. En y apportant leur culture, ils jouèrent un rôle décisif dans le réveil de ces pays. Quelques-uns de leurs groupes poursuivirent leur route jusqu'en Galicie et même jusqu'aux rives de la Volga. Sous la conduite de leurs instituteurs et de leurs prêtres, qui partageaient le sort des émigrants et qui avaient à cœur de sauvegarder parmi eux les valeurs et les droits économiques, spirituels et religieux, ces colons construisirent au cours des temps nombre de villes et de villages qu'ils dotèrent d'une organisation scolaire et de communautés paroissiales florissantes. La nationalité, l'école et l'église s'épaulaient et se compénétraient mutuellement. A cette époque, personne n'aurait même pu penser que la langue employée dans les écoles de ces communautés allemandes pût être autre que l'allemand. Au catéchisme, dans la chaire et au jubé, la langue maternelle conserva son droit de cité jusque dans ces pays lointains. La religion et l'église garantirent la survivance des caractères ethniques et de la langue allemande; et réciproquement, la vie communautaire religieuse trouva un soutien ferme dans la langue maternelle commune, qui entr'ouvrait les cœurs à l'enseignement de la religion, aux cantiques d'Eglise et aux sermons.

Cette évolution fut mise en question à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Les progrès du libéralisme vinrent renforcer le mouvement *Los von Rom* en même temps que s'accentuait le nationalisme magyar. Une opposition marquée se manifesta non seulement envers les écoles confessionnelles, mais aussi envers les écoles allemandes et surtout à l'égard du particularisme religieux des minorités allemandes. Peu à peu, l'école fut étatisée; l'enseignement dans la langue

maternelle allemande de plus en plus restreint par une politique d'assimilation culturelle. La formation du clergé fut elle aussi magyarisée dans une mesure toujours croissante et la force de résistance du clergé local diminua dans la même mesure. Un million et demi d'Allemands se trouvèrent dans l'ancienne Hongrie privés d'écoles allemandes pendant plusieurs générations. Avec le temps la langue allemande fut bannie également des catéchismes et des prédications. Les groupements minoritaires de Yougoslavie et de Roumanie subirent les mêmes méthodes de dénationalisation. La chute de la monarchie habsbourgeoise, à la fin de la première guerre mondiale, livra les populations allemandes à la domination des États successeurs. Ce fut le signal d'une nouvelle offensive de slavisation ou de roumanisation. Le droit des minorités à la reconnaissance de leurs prérogatives nationales fut de plus en plus restreint. C'est à peine si les enfants à l'école apprenaient encore à lire l'allemand. Ceci compliqua considérablement l'emploi des livres de prières et des catéchismes en allemand et mit en question l'enseignement religieux de ces minorités. Ces populations se laissèrent d'autant plus facilement séduire par la propagande du national-socialisme, quand elles eurent repris conscience de leur solidarité raciale avec l'Allemagne. Or, actuellement, les conséquences de l'enseignement défectueux de la langue maternelle se font sentir en compliquant l'apostolat parmi ces malheureux. Ils ont droit à notre patience et à notre générosité. Il y a des régions, dans le Sud-Est de l'Europe, où les habitants ont oublié la prière, parce qu'on la leur a enseignée à l'école, et en partie à l'église, dans une langue étrangère. La séparation entre l'Eglise et la nationalité eut des conséquences graves pour la religion de ce peuple. On peut y vérifier la vérité de l'adage : Là où l'Eglise se détache aujourd'hui du peuple, le peuple se détachera demain de l'Eglise.

Cependant ces minorités ont réussi à sauvegarder une part appréciable de leur foi et de leurs pratiques religieuses, grâce au sens traditionnel de leurs familles et grâce au labeur de nombreux prêtres qui unirent la fidélité à leur langue maternelle avec la loyauté envers l'Etat étranger.

Cette courte esquisse permet de se rendre compte de la grande diversité que présente la physionomie religieuse de ces réfugiés. Il est absolument contre-indiqué de les juger et de les traiter tous d'une manière uniforme. Il est nécessaire, pour comprendre leurs particularités, de se reporter à l'évolution historique et religieuse de leur patrie. Ils ont droit à ce qu'on tienne compte de leur caractère et de leurs besoins spéciaux dans la vie civile et religieuse de leur pays d'accueil.

Les comprendre, c'est s'efforcer en esprit de retourner avec ces hommes dans leur belle patrie de l'Est, dans leurs villes et leurs villa-

ges, dans leurs églises et leurs cathédrales, d'y retourner en cette année 1945 où leur pays a été transformé en champ de bataille. C'est revivre la déroute de l'armée allemande vaincue, la terreur brune, l'adieu du dernier soldat allemand, du dernier fonctionnaire du parti, l'arrivée de l'armée rouge, la disparition de tout ordre, le début du chaos, la crainte de ces nuits indescriptibles, le tremblement des femmes et des jeunes filles, les gémissements et la mort des petits enfants, l'exode, le dernier regard jeté sur la maison que l'on quitte pour toujours, les dernières larmes sur la tombe des aïeux, la dernière prière dans la chère église « de chez nous », et devant la croix au coin de la table.

Comprendre, c'est se mettre en route en compagnie de ces pauvres gens : abattre des marches de jour et de nuit, sur des routes interminables dans la poussière opiniâtre ou dans le désespérant wagon à bestiaux, participer à cette « évacuation humaine » de foules souffrant le froid et la faim dans leur corps et dans leur âme. C'est revivre avec elles l'arrivée dans les camps d'hébergement de la zone frontière, l'accueil dans une région déjà surpeuplée et finalement l'inévitable petite guerre de chambre à chambre, de cuisine à cuisine, de maison à maison. Arrivé à ce point, on peut dire « Je comprends ».

Celui qui veut comprendre ne doit pas énoncer un jugement hâtif et défavorable sur la religiosité « primitive » d'un catholicisme bohémien ou hongrois, qui se traduira peut-être par des chants sentimentaux à la Vierge ou par d'autres pieuses coutumes populaires et restera comme étrangère devant la vie sacramentelle, liturgique et devant la mystique du Christ. Il ne doit pas se scandaliser de l'effarante ignorance religieuse et des tendances « matérialistes » d'une partie de ces malheureux, qui ne songent plus qu'à jouir d'une vie facile. Non! Qu'il reconstitue dans son esprit le calvaire de ces peuples : il tremblera à la pensée des suites que peut avoir un délaissement catéchétique durant plusieurs générations. En face de cette épreuve et de cette crise de la foi résultant du sort impitoyable subi par ces pauvres gens, on se laisse pénétrer jusqu'au plus profond de l'âme par cet océan de sang et de larmes. *Alors* et *alors seulement* on « comprend » ce que c'est que d'être un expulsé, un réfugié; et on réalise que soi-même on aurait été bien peu capable d'accepter un tel sort de gaîté de cœur. Tel est le chemin vers la compréhension mutuelle : celui qui approfondit, qui élève, qui rapproche.

Peut-être, la peine la plus profonde du réfugié est-elle de voir qu'il n'est personne pour le comprendre : que, dans son désarroi, se croyant coupé de Dieu et du monde, il sente ces mots lui échapper : « Sans amour et sans Dieu! Le chemin est affreux! »

En réalité, il n'y a pas *d'autre chemin vers la compréhension, que le chemin qui passe par Dieu.* Seul le Tout-Puissant qui sonde tous les cœurs, qui pénètre nos peines et nos désirs les plus cachés, est capable

de nous connaître et de nous comprendre tout entiers. Il sait tout ce qui s'agite dans un cœur d'homme. Son amour n'a pas méprisé le chemin vers la compréhension : il n'a pas épargné son fils unique. Celui qui pouvait en toute justice revendiquer les prérogatives divines est devenu le serviteur de Dieu et des hommes. C'est à cette école humano-divine de la compréhension mutuelle qu'il nous faut aller, si nous ne voulons pas voir échouer notre apostolat et en particulier l'apostolat des réfugiés au cours de notre époque apocalyptique.

Cette aide et cette compréhension sont la tâche qui s'impose avant tout de nos jours aux Allemands. Elle doit cependant prendre aussi des dimensions *européennes*. A elle seule l'Allemagne est incapable de résoudre la question des réfugiés. Il lui faut la collaboration de tout le continent, sans laquelle elle est condamnée à échouer dans ses efforts. Mais cet échec signifierait la perte de l'Europe chrétienne. Par contre si l'aide des autres nations nous permet d'embrigader les forces de ces déracinés et de réaliser la communauté européenne, ces D.P. continueront à assurer sous des formes nouvelles la tâche historique qu'ils assuraient dans leur patrie. Au cours de huit siècles, ils ont bâti leur patrie dans les terres orientales allemandes, tout en servant de rempart à l'Europe. Ils ont ainsi assuré à cette dernière le développement pacifique qui lui permit de devenir elle-même. Que l'on réussisse à fixer ces forces déracinées au bénéfice d'un renouveau chrétien, allemand et européen, elles pourront encore exercer une action tout aussi décisive et favorable pour l'avenir de l'Europe.

Tubingue (Allemagne).

Dr. Franz Arnold,
Doyen de la Faculté de Théologie catholique de Tubingue.